

Texte de Aude de Saint Loup relatif au Dictionnaire étymologique et historique de la langue des signes française - origine et évolution de 1200 signes de Yves Delaporte.

Avec son *Dictionnaire étymologique et historique de la langue des signes française*, Yves Delaporte offre les résultats d'une riche enquête de terrain, comme personne ne l'avait encore menée avant lui, invitant à poursuivre cette recherche sur une base déjà charpentée, voire à développer de nouveaux commentaires à partir de ces matériaux.

Ethnologue, directeur de recherche au CNRS, ce spécialiste des Lapons mais aussi des carabes, chasseur infatigable de traces, s'engagea sur la piste des sourds à partir de 1994. Il n'a cessé depuis de collecter la matière vivante (la langue des signes ne s'écrit pas) comme les traditions et il a patiemment construit bout par bout les analyses lui permettant de démontrer, et c'est mieux en l'écrivant, que les signes pratiqués par les sourds français ont une histoire, et même pas mal d'histoires. Dans cette traque, il fallait autant de ténacité que de savoir-faire notamment parce que la source provient de locuteurs sourds eux-mêmes, rencontrés et interrogés directement par l'auteur aux quatre coins de l'hexagone essentiellement. Il en fallait aussi pour décanter les éléments recueillis et en tirer les divers fils qui constituent cet ouvrage de plus de six cents pages, tissées sur la trame d'une maîtrise contextuelle qui manque à la plupart des travaux relatifs aux langues des signes ou aux sourds. L'ouvrage nourrit le néophyte comme l'initié. Et quel plus bel hommage Yves Delaporte pouvait-il rendre à la langue des signes que de l'inscrire au patrimoine de l'histoire humaine ?

À la soutenance de thèse de Christian Cuxac, linguiste à Paris 8, l'un des membres du jury, Bernard Mottez, sociologue militant dès les années 70 pour la reconnaissance de la langue des signes en France, déclara non sans humour qu'au fond il importait peu de démontrer que la langue des signes soit une vraie langue, il suffisait que les sourds la réclament pour qu'elle ait droit d'existence. Ce n'est plus en effet dans ces termes que le sujet doit être abordé, langue ou pas langue. Elle existe et Yves Delaporte confirme qu'elle a une histoire. Dans ses mouvances mêmes, elle est langue vivante. La difficulté réside dans le fait qu'elle ne s'écrit pas et qu'elle s'interprète plus qu'elle ne se traduit à partir d'un registre visio-gestuel. Cependant, porteuse de sens, son accessibilité sera facilitée par la connaissance de l'histoire des signes et de leurs étymologies avérées ou hypothétiques puisque les pistes sont ouvertes. Le sociologue Bernard Mottez a malheureusement raté sa rencontre avec l'ethnologue Yves Delaporte qui est pour l'heure le seul à avoir abouti dans ce travail, mettant à disposition de tous les fruits récoltés par sa publication.

Les signes jalonnent l'histoire des hommes, des orateurs de l'Antiquité aux moines observant la règle du silence, en passant par bien d'autres. Quelques descriptions, quelques listes ont été conservées. Bien plus rares sont les traces des signes utilisés par les sourds eux-mêmes. Y. Delaporte, dans sa bibliographie, dresse utilement l'état des publications en la matière, contribuant lui-même à la réédition de certaines sources de première main qui devenaient introuvables, depuis la fin du XVIII^e siècle jusqu'à nos jours. Élargissant son champ d'analyses, il y inclut des références aux langues des signes pratiquées par des sourds d'autres pays. Où l'on aura la surprise d'y voir associés les signes monastiques, qui auraient pu figurer dans la rubrique suivante, « Gestualité des entendants ». Il suggère peut-être ainsi une histoire partagée en plus grande proximité, faite d'emprunts mutuels, de colinguisme plus que de bilinguisme...

Au-delà du dépouillement des sources bien souvent lacunaires, c'est aussi en initiant le projet de création en 1999 d'un musée d'Histoire et de Culture des Sourds à Louhans en Bourgogne, berceau natal de Ferdinand Berthier (mort en 1886, grande figure de la culture

sourde), qu'il a stimulé la collecte de pièces rares à laquelle lui-même apportait sa quote-part au fil de ses pérégrinations, chises, lectures et rencontres. Pour entretenir le feu, un journal trimestriel a été lancé à la fin 2002, *Patrimoine sourd*, dont il est co-rédacteur régulier, et où il a testé ainsi une partie de la matière de son Dictionnaire.

Ce Dictionnaire est d'autant plus précieux que la période est charnière. Si avec le développement des multimédia des enregistrements vidéos permettent de fixer des usages actuels de langue des signes, tandis que des traditions antérieures disparaissent avec leurs locuteurs, fixer n'est pas toujours harmoniser. Des projets pointent ici et là sans parvenir à dépasser l'ébauche lexicale, sans mutualisation ni références aux travaux qui les ont précédés en dépit de labels institutionnels. L'informatique et internet a priori si bien adaptés sont un leurre partiel sans un support d'études préalables ni de méthode prédéfinie. C'est d'abord en étudiant ce qui existe, puis en rencontrant des locuteurs sourds signeurs dans différentes régions de France et enfin en étayant des outils de classement et d'analyses, laissant à d'autres comme les linguistes la part à compléter, que l'on peut constituer un tel corpus. Sans être exhaustif, ce Dictionnaire est déjà exceptionnel, puisqu'il n'a simplement pas d'équivalent. Les transcriptions et analyses de signes, accompagnées de toutes sortes d'illustrations patiemment recherchées, appellent d'autres développements qui se font attendre comme le déplore l'auteur lui-même.

D'autre part, la scolarisation dispersée des jeunes sourds en milieu ordinaire, seuls héritiers d'une langue des signes qui reste vivante et s'enrichit s'ils sont en contact les uns avec les autres, tandis que l'on veut réduire leur regroupement en milieu spécialisé, résume le paradoxe d'une politique reconnaissant la langue des signes en aliénant le terrain de sa pratique. Reviendra-t-on à l'époque où la pratique signée spontanée et intergénérationnelle ne se pratiquait que dans quelques foyers extérieurs, à la marge de tous les domaines de savoirs et des échanges sociaux ? Faudra-t-il se tourner de nouveau vers l'Oncle Sam qui a su préserver la souche exportée par Laurent Clerc et développer l'arborescence d'une pratique signée continue ?

Ce dictionnaire constitue donc entre autres un sauvetage, méritant d'être reconnu par les diverses communautés sourdes comme par tous ceux qu'intéressent la langue des signes, et qui doit être relayé. Mais la reconnaissance n'est pas un genre très porté en France, et le travail de terrain, sans lequel la théorie ne vaut rien, non plus... L'essentiel est cependant d'être parvenu à cette publication qui constitue désormais une base incontournable de travail, invite au voyage, au questionnement et aux commentaires qu'elle ne cesse d'inspirer et dont nous ne pouvons ici rendre compte dans toute son ampleur. Nous nous limiterons à quelques aperçus.

Sélectionnant des signes, sans toutefois livrer la clef de ses choix, l'auteur révèle leurs étymologies attestées ou émet des hypothèses, intercalant des synthèses thématiques dans des encadrés. Ces encadrés sont souvent de jolies sommes historiques. Ainsi celui des MOIS expose deux séries de signes co-existants au XIX^e siècle où l'on repère que la version la plus ancienne se rattachait à la tradition iconographique générale, entretenue dans les almanachs diffusés dans les coins les plus reculés de campagne depuis la Renaissance et jusqu'à l'aube du XX^e siècle : sont évoquées des caractéristiques climatiques et agraires, avec des références aux signes zodiacaux. La série la plus récente est orientée vers les activités sociales et religieuses. Comme pour les jours, les variantes sont cependant nombreuses car les pratiques régionales sont déterminantes dans ce marquage cyclique du temps.

La langue des signes n'est pas universelle, mais des recoupements sont repérables dans le temps et dans l'espace. Ainsi, pour [FLEUR], et on se souviendra de la belle Gong Li,

dans un film, entraînant son enfant à prononcer le mot chinois tout en lui faisant le signe correspondant. SOURD est invariant ; l'index pointe l'oreille et redescend à la bouche, littéralement sourd-muet, ou à deux mains, c'est une représentation constante dans l'histoire iconographique aussi (ainsi dans les *Cantigas de Santa Maria*, XIII^e siècle). Sans variante non plus, DUR (PIERRE, FER) que partagent les moines depuis le XI^e siècle...

La marque du temps a été préservée dans [DIRIGER] : tenir les rênes ; [FEMME] : l'index suit le ruban de la coiffe sur la joue (quand les moines du Moyen Âge le faisaient glisser sur le front à la limite du voile) ; [JUIF] : l'index suit le ruban de la coiffe de la femme juive qui se nouait sous le cou ; [AUTOBUS] : la chaîne que tirait le contrôleur pour lancer le départ ; [CONVAINCRE] (ou [ARGUMENTER]) : geste dérivé du combat de duellistes (que l'on retrouve avec une autre combinaison dans [ENNEMI]) ; la [CAVE] mêle le V du vin et le souvenir des alarmes annonçant un bombardement...

Mais d'autres signes évoluent pour diverses raisons, détaillées au fil des commentaires de Y. Delaporte. Ils changent aussi de sens ou sont bannis pour ambiguïté et supplantés, comme de [FACILE] à [HYPOCRITE]. Une souplesse signée ouvre des gammes de nuances, suivant le sens à donner. [ENTENDANT] se signait autrefois en rotation à la bouche de l'initiale P (pour « parler ») ; le P a été conservé mais il est remonté à l'oreille, le sens auditif devenant prioritaire sur la faculté de parler. Il peut redescendre au nez, la tête légèrement rejetée en arrière, et traduit alors la prétention de celui qui entend par rapport au sourd, etc.

Il en est enfin qui disparaissent du territoire ou restent circonscrits à quelques îlots pour revenir après un long séjour aux États-Unis et s'imposer de nouveau. [ENSEIGNER], dans une de ses formes dérivée de [NOURRIR], pouvant être accentué par des professeurs sourds fatigués de l'attentisme d'élèves à qui il faut « donner la becquée », a ainsi été exporté par Laurent Clerc aux États-Unis, puis opère un retour dans la pratique de Paris, Chambéry et Poitiers. L'ancien signe du [COQ], emprunté pour signer le début de [MONSIEUR] (en rapport avec le plumet des anciens chapeaux des beaux messieurs), a été pratiqué dans l'ancienne France, puis supplanté par la norme parisienne du XIX^e siècle qui ne gardait que la fin, le pouce à la poitrine. La circulation des signes suit naturellement celle des hommes et de la géographie, favorisée dans les plats pays. Quoi qu'il en soit, c'est l'indice d'une vitalité d'échanges mais les traces ne sont pas toujours faciles à suivre. Si l'on peut identifier des « accents » communautaires, issus de regroupements scolaires par exemple, d'autres niches que ne limite pas un recrutement régional sont de vrais melting-pots. Tout comme l'étanchéité varie suivant la volonté d'ouvrir la communication et de la rendre accessible entre sourds et entendants.

Il y aurait ainsi une certaine résistance d'un noyau dur à l'initialisation, combinaison d'une lettre dactylogique (alphabet manuel), initiale d'un mot français à son signe correspondant, un « artifice frivole » selon l'entendant Bébian rappelle l'encadré de la p. 327, une « corruption » dénoncée dans ce rapport du français écrit au signe. Les néologismes restent cependant nécessaires tant que les signes manquent, rappelle Y. Delaporte. La langue des signes américaine, où la dactylogie est très présente, ne semble pas s'en porter plus mal. Mais une méfiance a perduré, déjà manifeste à l'égard du bienfaiteur des sourds, l'abbé de l'Épée. Les signes méthodiques de sa composition restaient éloignés d'une pratique spontanée de langue, par son souci de vouloir rendre visibles tous les éléments qu'il jugeait nécessaires en référence au français. Yves Delaporte en donne un exemple avec la lourde composition de [CROIRE] dans l'encadré de la p. 171.

Un monde en partage tout de même, on accepte mieux, semble-t-il, le rapport métaphorique. Dans l'encadré « Du concret à l'abstrait : les métaphores du cœur » (p. 469),

l'auteur présente la liste établie par les abbés Ferrand (vers 1785) et Lambert (vers 1865), de divers sentiments dont on pouvait rendre compte en association avec cet organe et commente : « des représentations, des expressions, des métaphores qui sont le bien commun de tous, sourds et entendants ». Au fil du dictionnaire, on repèrera ainsi bon nombre de signes interprétant directement des expressions de langue courante : [PARESSEUX] se signe en mimant le geste de tirer un poil de la main, [NAÏF] en pinçant et tirant le bout du nez, [CHÔMAGE] en faisant le geste de se serrer la ceinture, etc. Des ambivalences sont éloquentes : [POLITIQUE] se signe en frottant le plat d'une main sur le dos de l'autre, se rattachant à l'action de polir comme, au deuxième degré, à celle de flatter ou caresser... Des signes-gestes sont spontanément communs comme [RASOIR] ou [BARBANT]. Il va sans dire ni signer que gros mots et gros signes vont souvent de pair. Néanmoins, il vaut mieux être averti de certaines particularités signées si l'on ne veut pas passer pour un imbécile.

Des spécificités plus troublantes, telles l'indifférenciation des genres dans la parenté (encadré de la p. 455), remettent en question de manière très intéressante des certitudes d'universalités anthropologiques.

Beaucoup de signes sont formés naturellement à partir de l'observation. Certains vont de soi, d'autres sont plus élaborés. [PARTIR] se signe avec l'effet de perspective de l'éloignement. [RAT], incluant l'initialisation du R, glissé le long du nez (museau pointu), bondit ensuite en remontant le long du bras. La stylisation rend moins repérable l'étymon de la croix dans les signes [PAPE], [INFIRMIER] et [PHARMACIE] et c'est le mérite d'Yves Delaporte que de le restituer ainsi.

L'art de l'auteur est de jongler entre configurations et sens, fléchant toutes sortes de directions. Certaines constituent à elles seules l'amorce d'une recherche à part entière, quelle que soit l'option méthodologique. Rendons hommage à l'auteur qui aura pris le temps et la peine de cette première somme présentée sous la forme d'un gai savoir, l'humour n'étant pas incompatible, comme on le verra encore dans l'encadré « Le pif et le paf : les sémantismes du nez » (p. 500), que nous ne déflorerons pas ici mais que nous invitons à découvrir...

Aude de Saint Loup, juin 2008

Yves Delaporte, **Dictionnaire étymologique et historique de la langue des signes française – origine et évolution de 1200 signes**, publié avec le concours de la Délégation générale à la langue française et aux langues de France, et du Centre national du livre dans le cadre du programme des langues du monde. Editions du Fox*, Les-Essarts-le-Roi, 2007, 679 p., 20 €. www.2-as.org, rubrique **Editions du Fox** ou www.visucom.fr

*Saluons l'éditeur Marc Renard (Les Editions du Fox, donc), spécialisé dans les publications relatives à la surdité, qui a accompagné et soutenu ce dictionnaire. Lui-même est l'auteur de *Sourds dans la Ville* (2008, 3^e édition), sur l'accessibilité et la loi Handicap 205-102.